

Sésostris 1er (XIIe dynastie) tenant en main le sceptre *heka* (Metropolitan Museum, New York).

□ Bâtons, massues et sceptres d'Égypte ancienne et d'Afrique noire

Aboubacry Moussa LAM

Résumé : *L'auteur poursuit ses recherches sur la culture matérielle en Égypte ancienne et en Afrique noire traditionnelle. Après avoir étudié les instruments aratoires (cf. Ankh n° 2), il s'intéresse dans le présent article aux bâtons, aux massues et aux sceptres. La comparaison des faits porte sur les termes désignant ces objets, leur forme, leur mode d'utilisation, leur attribut symbolique, etc. La mise en évidence du caractère systématique des similitudes oblige à écarter l'hypothèse de convergences dues au hasard et conduit, au contraire, à admettre l'existence de contacts directs et suivis entre les populations concernées. Se trouve dès lors posée la question de l'époque et de l'aire géographique où eurent lieu ces contacts. La question de fond sous-jacente est l'identification du berceau qui a été le creuset de l'unité culturelle de l'Afrique noire.*

Abstract : *Sticks, clubs and scepters in Ancient Egypt and Black Africa — The author pursues his research into the material culture of Ancient Egypt and traditional Black Africa. In a previous paper he studied the hoe farming tool (cf. Ankh n°2). Here he investigates, sticks, clubs and scepters. Comparisons concern their respective vocabulary, shape, the way they are used, and their symbolic significance. The systematic nature of similarities revealed bars us from simply attributing these to chance and points to direct and sustained contacts between the populations. When and where did these contacts take place? The main underlying question is to identify the cradle of the Black Africa's cultural unity.*

I - Introduction

Cette étude est consacrée aux bâtons, massues et sceptres d'Égypte ancienne et d'Afrique noire. Précisons tout de suite qu'il ne s'agit pas d'une étude d'ensemble mais d'un examen portant uniquement sur des exemplaires choisis pour la pertinence de leurs similitudes. Nous pensons ainsi répondre au vœu de H. G. FISCHER qui, dans l'introduction d'un article sur les bâtons et cannes de l'Égypte, invitait les chercheurs à apporter leur contribution au débat qu'Ali HASSAN (qui a consacré une thèse au sujet), et lui-même avaient ouvert.

II. Quelques noms de bâtons

Nous commencerons cette étude par un tableau récapitulatif certains noms de bâtons en pulaar (essentiellement) et en égyptien, de manière à couper court à tout atermoiement sur la réalité des contacts entre les anciens Égyptiens et les autres Africains.

Égyptien	Pulaar ¹
 <i>t33t</i> , W.I, 27, 10 : massue, bâton, sceptre	<i>yat</i> (wolof) : bâton
 <i>ípt</i> , W.I, 67, 6-8 : massue	<i>lappata</i> : qui frappe, qui cogne
 <i>cwt</i> , W.I., 170, 6: sceptre <i>cwt</i>	<i>aawt</i> : saisir avec un crochet <i>jawdi</i> : bétail
 <i>w3s</i> , W.I, 259, 16 : sceptre <i>w3s</i>	<i>waas</i> - : richesse <i>wasu</i> : glorification
 <i>m3wt</i> , W.II, 27, 9 : bâton, canne	<i>mawndu</i> : grand bâton
 (<i>i</i>) <i>mtr</i> , W.I, 74, 14 : attirail	<i>butturu</i> : gros bâton
 <i>mdw</i> , W.II, 178, 1 : bâton, canne	<i>booldu</i> : gourdin
 <i>nfryt</i> , W. II, 262, 9 : gouvernail	<i>nafooru</i> : bâton utile
 <i>h̄k3t</i> , W.III, 170, 2 : sceptre <i>h̄k3</i>	<i>hogata</i> : qui courbe <i>hoggo</i> : bec <i>hog-</i> : courber, dominer
 <i>sh̄m</i> , W.IV, 243, 3 : sceptre <i>sh̄m</i> (bâton de commandement)	<i>sembe</i> : la force

1. Pour les lois de correspondance entre égyptien et pulaar, voir Aboubacry Moussa LAM, *De l'origine égyptienne des Peuls*, Présence Africaine/Khepera, 1993, pp. 293-295.



shnt FAULKNER Dictionnaire, p. 241 : *salndu* : fourche, pilier
pilier



šbd, W. IV, 442, 13 : bâton *cabbi* : bâtons



d'cm, W. V, 537, 4-10 : sceptre *d'cm* *jam* : le bien-être

joom : titre pastoral chez les
Peuls

Comme on le voit, les termes pular permettent, dans bien des cas, de mieux comprendre la signification symbolique et/ou pratique des bâtons égyptiens. Nous reviendrons en détail sur ces questions un peu plus loin, mais d'ores et déjà, il apparaît que l'étroitesse des correspondances suppose des relations intimes entre les anciens Égyptiens et les autres Africains.

De telles relations ne s'expliqueraient pas seulement par une origine saharienne des uns et des autres - hypothèse qui a la préférence de certains spécialistes² - mais aussi par une vie commune dans la vallée du Nil. C'est ce que confirment les techniques de fabrication pratiquées en Égypte ancienne et dans d'autres régions de l'Afrique.

II. Les techniques de fabrication

En Afrique, et plus précisément chez les poularophones d'Afrique Occidentale, la branche coupée fraîchement est mise au feu pour en augmenter l'élasticité. Ses défauts sont rectifiés en faisant appel aux parties extérieures d'un arbre qui servent d'étau permettant d'exercer la pression requise aux endroits choisis. On peut aussi choisir un tronc d'arbre fourchu suffisamment solide pour permettre une manipulation aisée. Dans le but d'obtenir une plus grande élasticité, on peut laisser le bois séjourner pendant un certain temps dans l'eau avant de procéder aux opérations de rectification.

Quand il s'agit d'obtenir une forme crochue, la durée est nécessaire: il faut alors maintenir la pièce dans un système de piquets fichés à terre ou dans les racines d'un arbre ou tout instrument adapté, pendant plusieurs jours voire des semaines, en tout cas jusqu'à ce que la forme obtenue soit irréversible. Dans le cas où le bâton n'est pas trop résistant, après l'avoir passé au feu et obtenu la courbe désirée, il suffit d'une simple attache pour conserver la forme prise par le bâton. Là aussi, il faut bien entendu qu'il sèche totalement avant de le libérer.

2. Consulter, entre autres, J. LECLANT, *Égypte pharaonique et Afrique*, Paris, Institut de France, 1980 ; B. MIDANT-REYNES, *Préhistoire de l'Égypte – Des premiers hommes aux premiers pharaons*, Paris, Armand Colin, 1992.

C'est dire donc que la figure reproduite par H.G. FISCHER dans son article et montrant deux personnages en train de manipuler à l'aide d'une "machine" à traiter les bâtons³, illustre parfaitement la similitude des techniques égyptienne et africaine. Notons tout de même que chez les poularophones le beurre ou l'huile ne servent pas à renforcer l'élasticité des bâtons, comme le remarque FISCHER, pour les exemplaires égyptiens⁴, mais au contraire à en augmenter la résistance et la beauté.

En effet, après avoir traité le bâton au beurre, on le fixe dans le toit, au-dessus du foyer de la case, de manière à ce qu'il reçoive le maximum de fumée possible. Une réaction chimique se produit alors qui fait pénétrer l'huile à l'intérieur du bois tout en donnant à ce dernier une teinte plus ou moins rouge-sombre.

Si les techniques de fabrication sont les mêmes, les modèles fabriqués aussi offrent bien des similitudes.

III. Les bâtons les plus simples

Nous commencerons par le modèle le plus simple, c'est-à-dire le bâton droit et sans décoration spéciale. En Égypte, ce modèle est représenté par le  *mdw* qui, aussi bien au niveau du signe hiéroglyphique le figurant⁵ qu'au niveau de certains exemplaires représentés sur les monuments égyptiens⁶ ou découverts dans les tombes⁷, se caractérise par une certaine dissymétrie des bouts: celui qui correspond à ce qui serait la tête du bâton est visiblement plus gros et est légèrement arrondi ; l'autre est plus mince et présente une section plus régulière. Le *mdw* peut être plus ou moins long.

Chez les poularophones de la région du fleuve Sénégal, nous avons un modèle équivalent, c'est-à-dire dont les deux bouts sont traités de la même manière que ceux du *mdw* égyptien. On lui donne le nom de *booldu*, c'est-à-dire un bâton gros et lourd : en bon français "gourdin". Tout en remarquant la similitude de nom (*mdw* / *booldu*), précisons tout de même que ce type de bâton est plus une arme qu'un instrument de parade, comme semble l'être son correspondant égyptien. Mais n'oublions pas cependant que tout bâton est, à l'occasion, une arme.

C'est le lieu de donner ici notre point de vue sur la pertinence de certaines hypothèses avancées par FISCHER sur le sens du terme égyptien *ímyt-r*. Voici ce qu'il écrit:

"Given the constant presence of staves in the hands of officials, one might suppose that the meaning of ímyt-r is related to that of ímy-r. "overseer", literally "he in whom the mouth is" or "he who is the mouth". It seems curious that a staff should thus be regarded as being or having a mouth, one has only to think of a New Kingdom adage: "a boy's ear is indeed

3. H. G. FISCHER, "Notes on Sticks and Staves in Ancient Egypt", New York, in Metropolitan Museum Journal, 13, 1979, p. 15.

4. H. G. FISCHER, *ibid.*, p. 15.

5. Voir A. GARDINER, *Egyptian Grammar*, Oxford Griffith Institute, 1976, Sign-list, S43, p. 510.

6. H. G. FISCHER, "Stöcke und Stäbe", *Lexikon der Ägyptologie*, VI, Colonne 53, fig. 1.a

7. H. G. FISCHER, *Notes on Sticks and Staves...* p. 25, fig. 40.

upon his back, and he heakens to the beating of him" ⁸. En clair, FISCHER met en rapport le bâton *ímyt-r.* avec les fonctions de surveillant.

C'est sans doute une hypothèse logique vu le voisinage de son que crée sa lecture entre les deux termes. Mais, c'est justement cette lecture qui pose problème : en effet la

variante⁹  ainsi que celles qui accompagnent les figures (a) (où il y a apparemment une erreur graphique : à la place de *mtr* on a *mrt*) et (c) ¹⁰, incitent plutôt à lire *mtr* au lieu de *ímyt-r.*

D'autre part, en observant bien les figures (a), (b) et (c), on voit que les fameux bâtons ressemblent à s'y méprendre au *mdw*. En tout cas le traitement des extrémités est le même. Or, nous l'avons déjà dit, le *booldu* des poularophones est une copie conforme du *mdw*, et c'est un gros bâton, lourd et massif. Ces caractéristiques sont bien contenues dans le terme pulaar *butturu*, c'est-à-dire "gros bâton".

Tout cela nous amène donc à donner à *mtr* (lecture légitime sur la base des variantes graphiques indiquées un peu plus haut) un sens voisin de celui du terme pulaar ; hypothèse plus vraisemblable compte tenu de la similitude très frappante entre les deux modèles égyptiens, d'une part, et les modèles poularophonés, d'autre part.

C'est la même logique qui nous fait rapprocher *m3wt*, [W.II, 27, 9] "bâton, canne" dont le déterminatif est un bâton moins massif que le *mdw*, de *mawndu* : grand bâton (en pulaar).

Vient ensuite le bâton fourchu qui, en Égypte, était l'apanage des dignitaires et des personnes âgées comme le montre si bien la *Sign-list* de GARDINER¹¹.

En Afrique aussi le bâton fourchu est réservé aux personnes âgées et aux dignitaires ; étant entendu qu'ici, comme en Égypte, certains honneurs étaient conférés par l'âge. Ce bâton fourchu, hommes et femmes y avaient droit. Si on se réfère à la figure n°1a, on voit immédiatement l'intérêt de la fourche : c'est en effet elle qui permet à la main de trouver un appui solide par l'intermédiaire du pouce qui passe entre ses deux éléments. Même si la *Sign-list* nous montre le bâton la fourche tournée vers le bas, on peut penser qu'elle pouvait aussi être tournée vers le haut et l'utilisation se ferait alors comme en Afrique. Dans cette position, le bâton fourchu peut être un pilier : on ne s'étonnera donc pas de la correspondance *shnt/salndu* (pilier).

Chez les Dogons et chez les Kouroumba, il semble que le bâton fourchu s'attache à des personnages de plus grande importance : Hogon et Ayo. C'est en tout cas ce qu'affirme A. SCHWEEGER-HEFEL dans le passage suivant :

"... le Hogon et l'Ayo possèdent un bâton d'une autre forme. Chez les Dogons, il s'agit d'un bâton fourchu en haut, et portant en bas une courte branche. Il semble réservé au Hogon (...). Chez les Kouroumba un bâton semblable, fourchu, mais sans branche latérale, est porté par les vieillards les plus âgés. Mais nos informateurs nous ont assuré qu'il compte parmi les regalia de l'Ayo (...). Le fils de l'Ayo décédé, Patersango (Passan) Konfé,

8. H. G. FISCHER, *ibid.*, pp. 6-7.

9. H. G. FISCHER, *ibid.*, p. 5

10. H. G. FISCHER, *ibid.*, p. 6.

11. A. GARDINER, *ibid.*, A 20.

nous a montré celui de son père et nous a affirmé avec insistance, que ce bâton était un insigne de dignité” 12.

Les détails fournis par la figure n° 1 13 montrent que l'allure générale des deux bâtons était la même que ceux des Égyptiens et des poularophones.

La similitude déjà frappante entre ces bâtons d'une grande simplicité se confirme avec les armes de combat.

IV. Les massues

On connaît bien la massue égyptienne à la tête piriforme¹⁴ avec laquelle Pharaon massacre rituellement ses ennemis¹⁵. Les exemplaires des souverains de la période thinite sont restés célèbres¹⁶. La tête de massue de NARMER en ivoire montre que le souci d'efficacité n'était pas seul à entrer en compte : la préciosité de la matière aussi avait son importance. On connaît certainement moins les massues des populations zaïroises. Une étude de J. MAES vient heureusement combler cette lacune¹⁷. L'étude est d'ailleurs plus vaste et permet d'établir de nombreuses similitudes entre, par exemple, le *ḥpš* égyptien 18 et le *yatagan* des populations du bassin du Zaïre¹⁹.

Pour en revenir aux massues, J. MAES affirme que le Musée du Congo possède environ une centaine d'objets qui peuvent être classés dans la catégorie des casse-têtes. Les exemplaires que donne l'auteur vont de la figure 22 à la figure 33. Cependant ceux qui ressemblent le plus à la massue piriforme des anciens Égyptiens sont incontestablement le n° 27, et, dans une moindre mesure, le n° 31 (voir figure n° 21).

Si la massue des Babua est, semble-t-il, assez grossière - J. MAES la qualifie de “*forme toute primitive et peu courante*” - elle n'en ressemble pas moins, dans ses grandes lignes, à celle de l'Égypte. Quant à la massue des Bihe, sans conteste, elle ressemble beaucoup à la fameuse arme de parade des souverains égyptiens et il n'y a aucune ambiguïté à ce niveau (voir figure 2).

L'utilisation de l'arme elle non plus ne fait pas de doute car J. MAES affirme qu'elle “est régulièrement employée à la guerre par les populations qui la connaissent”.

12. A. SCHWEEGER-HEFEL, “*Les insignes royaux des Kouroumba (Haute-Volta)*”, in Journal de la Société des Africanistes, T. XXXII, fascicule 2, 1962, p. 307.

13. Mais voir aussi A. SCHWEEGER-HEFEL, *ibid.*, p. 306, fig. 17B et C ; A. M. L. DESPLAGNES, *Le plateau central nigérien. Une mission archéologique et ethnographique au Soudan français*, Paris, Larose, 1907, p. 321 bis, fig. 165 et 165 bis.

14. A. GARDINER, *ibid.*, T2.

15. Voir Palette de NARMER, recto.

16. Voir, entre autres, N. GRIMAL, *Histoire de l'Égypte ancienne*, Paris, Fayard, 1988, pp. 48-49.

17. J. MAES, “*Les sabres et massues des populations du Congo Belge*”, in Revue Générale de la Colonie belge, Bruxelles, 1923.

18. A. GARDINER, *ibid.*, T16 .

19. Voir J. MAES, *ibid.*, p. 1 et fig. 1-10.

En Égypte aussi l'implication de ce type de massue dans les actions guerrières ne fait

l'ombre d'aucun doute. En effet le verbe  *sḫr* déterminé par la massue piriforme signifie, d'après FAULKNER, "strike head, strike down foes"²⁰. Faut-il ajouter ici qu'en pulaar *sokkere* (nom) c'est, étymologiquement, l'état de ce qui est totalement brisé au pilon alors que *sokku-* (verbe) signifie "briser au pilon"²¹. Le pilon est sans doute une massue spéciale mais une massue tout de même, car il n'est pas rare que femmes et hommes y recourent pour assommer l'adversaire²². Quant aux *Baay-Faal* de la confrérie mouride (confrérie musulmane du Sénégal), ils ont des massues qui affectent la forme d'une tête de pilon à l'extrémité qui sert à frapper. Les similitudes sont donc réelles ; elles le sont aussi en ce qui concerne les sceptres d'autorité.

V. Les sceptres d'autorité

Parmi les sceptres d'autorité égyptiens nous avons choisi le *sh̄m*, le *hr̄p* et le *ḥḳ3*. Ces trois insignes de pouvoir sont de ceux que Pharaon tient souvent à la main. Si le *ḥḳ3* semble avoir été l'apanage de Pharaon, le *sh̄m* et le *hr̄p* ont été portés par des personnages de rang inférieur²³. Précisons aussi que c'est le même type de sceptre qui sert à déterminer les termes *sh̄m*, *hr̄p* *ḥb3*, et GARDINER précise bien que "It is impossible to distinguish separate forms for the various uses"²⁴. Vraisemblablement les différences entre ces sceptres étaient minimes à moins qu'il ne s'agisse d'un seul objet qui portait des noms différents en fonction de l'utilisation qui en était faite ou du dignitaire qui le tenait.

Quoi qu'il en soit, sur le plan de la présentation extérieure, la massue des Kioko représentée par J. MAES dans son article (figure 28) ressemble beaucoup au prototype égyptien. Le traitement de la tête des deux objets est pratiquement le même (voir figure 3).

Par ailleurs en égyptien *sh̄m* signifie "puissant"; ce qui nous fait penser au terme pulaar voisin *sembe* "la puissance". Quant à *hr̄p* "diriger", "entreprendre", "directeur", il correspond bien au pulaar *horb-/korb-* "activer", conduire activement".

On voit donc, aussi bien pour *sh̄m* que pour *hr̄p*, que le pulaar permet de mieux saisir les réalités égyptiennes même si l'objet africain correspondant, lui, se retrouve chez les Kioko du Zaïre. Si nous abordons maintenant le *ḥḳ3*, il est surtout un insigne pharaonique; c'est le

20. R.O. FAULKNER, *A Concise Dictionary of Middle Egyptian*, Oxford, Griffith Institute, 1976, p. 250.

21. Voir aussi Aboubacry Moussa LAM, "La question des prisonniers de guerre en Égypte pharaonique", in *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines*, UCAD, n° 18, 1988, pp. 139-140.

22. Pour avoir une idée de ce qu'est le pilon africain, voir Aboubacry Moussa LAM, *L'origine du Fulbe et du Haal-pulaar-en. Approche égyptologique*, thèse pour le Doctorat ès Lettres, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, UCAD, 1989, planche I, 2.

23. Voir, entre autres, C. LALOUETTE, *L'art et la vie dans l'Égypte pharaonique*, Paris, Fayard, 1992, fig. 22.

24. A. GARDINER, *ibid.*, S42.

sceptre d'autorité par excellence²⁵. Il se présente avec une crosse dont la base et l'extrémité s'incurvent brusquement vers l'extérieur. C'est d'ailleurs ce qui fait sa différence, légère du reste, avec le bâton *ḥwt* avec lequel il est parfois confondu au niveau de certaines graphies²⁶.

En Égypte, il y avait, semble-t-il, deux versions du *ḥk3* : un modèle de grande dimension, fait sans doute pour servir d'appui au pharaon en position de marche et un modèle aux proportions plus modestes pour la position assise ou statique (voir figure 5).

En Afrique, le *ḥk3* peut être comparé au sceptre de l'Ayo des Kouroumba malgré une différence notable au niveau de la crosse entre les deux insignes royaux. En effet la crosse du sceptre de l'Ayo est totalement fermée alors que celle du *ḥk3* égyptien ne l'est pas. C'est là, reconnaissons-le, un détail qui peut faire douter les plus sceptiques (voir figure 4).

Le rapprochement le plus décisif nous vient du Hogon des Dogons du Mali. Le bâton de marche de ce personnage qui, comme le pharaon égyptien, était à la fois chef religieux et politique, est très proche du *ḥk3*. Selon Geneviève CALAME-GRIAULE, ce bâton représente un serpent dont "la poignée recourbée est la tête"²⁷. Cette description déjà suggestive est encore plus explicite chez A. M. L. DESPLAGNES qui nous fournit la représentation de l'insigne sacré du Feu Fécondant qui est donc aussi celui du Hogon en tant que prêtre du Feu. C'est d'ailleurs cette représentation que schématise A. SCHWEEGER-HEFEL dans son article sur les insignes royaux des Kouroumba, figure 17A.

Comme l'extrémité du *ḥk3* égyptien, celle de la crosse du Hogon est incurvée vers l'extérieur. On remarque cependant comme détails propres à l'objet dogon un petit bourgeon tourné vers le bas à la base de la crosse et un disque qui ceinture le bâton à mi-hauteur, ainsi qu'une extrémité plus pointue que celle du *ḥk3* égyptien (voir figures 4 et 5).

Cette similitude, déjà plus que frappante entre les deux insignes, est complétée par une identité sémantique des termes signifiant "chefferie", "commandement", "pouvoir", etc., autrement dit, l'idée d'autorité déjà symbolisée par le même bâton, est rendue pratiquement par les mêmes mots qui renvoient en fait à la caractéristique essentielle de l'objet : sa courbure. En effet chez les Dogons, *ɔgo* ne signifie pas seulement "chefferie, qualité de chef"²⁸ mais aussi "axe, et en particulier axe reliant les deux boules de l'appuie-tête du Hogon (symbole de l'axe du monde), [...] cordon ombilical, queue ou tige d'un fruit..."²⁹. Ce terme s'applique, en clair, à des choses plutôt courbes. Chez les anciens Égyptiens

 *ḥk3* = "rule over", "govern" et  *ḥk3t* = "sceptre"³⁰, montrent que le , à lui seul, se lit *ḥk3*. Il est évident ici aussi que le terme renvoie à un objet courbe.

Le pulaar nous permet de confirmer les hypothèses que voilà. En effet dans cette langue *hoggo* signifie "bec" et *hog-* a comme sens "courber" (comme un bec) et par extension, "dominer", "asservir". En clair, le pulaar montre que ce sont les mêmes principes symboliques qui ont motivé anciens Égyptiens et Dogons dans le choix d'un crochet pour

25. K. MICHALOWSKI, *Histoire mondiale de la sculpture. Égypte*, Paris, Hachette, 1978, pp. 114, 156.

26. A. GARDINER, *ibid.*, S39.

27. G. CALAME-GRIAULE, *Dictionnaire dogon*, Paris, Klincksieck, 1968, p. 209.

28. G. CALAME-GRIAULE, *ibid.*, p. 209.

29. G. CALAME-GRIAULE, *ibid.*, p. 210.

30. R.O. FAULKNER, *ibid.*, p. 178.

rendre l'idée de pouvoir car il faut effectivement un grand pouvoir pour donner à la matière cette forme. Mais les convergences sont loin de s'arrêter là : faut-il rappeler qu'en Égypte c'est PTAH, le maître des métallurgistes, qui ouvre la liste des pharaons alors que chez les Dogons, le chef suprême, le Hogon est le gardien du sanctuaire de l'ancêtre Lébé qui est aussi une forge ? ! Il ne sera pas sans doute superflu de rappeler que chez les poularophones du Fuuta-Tooro justement, la première dynastie du Tekruur est celle des Jaa-Oogo, des métallurgistes dont Yoro JAW situe l'origine en Égypte³¹.

Pour en terminer avec le *ḥk3*, signalons que chez les Dogons existe un autre bâton crochu que M. GRIAULE appelle la crosse du voleur. L'intérêt de cette crosse, c'est précisément qu'elle a servi au forgeron du ciel, le premier ancêtre, pour le vol du feu sacré ; et curieusement, c'est cette même crosse qu'on retrouve dans une cérémonie rituelle des Dogons qui consiste à voler à l'aide dudit instrument du petit bétail. Nous y reviendrons en parlant des sceptres pastoraux que nous allons aborder maintenant.

VI. Les sceptres pastoraux

Il s'agit des sceptres *cwt*, *w3s* et *dcm*. Le sceptre *cwt* se présente comme le *ḥk3* c'est-à-dire avec une crosse ; la seule différence avec ce dernier, c'est que l'extrémité de ladite crosse n'est pas incurvée. Le caractère pastoral de ce bâton ne fait aucun

doute :  *cwt*, "petit bétail"³² est une graphie suffisamment explicite

pour nous dispenser d'entrer dans les détails. Par ailleurs, H.G. FISCHER commentant une figure publiée par DAVIES, montre que les éleveurs de grues, de canards et d'oies, s'armaient de cet instrument³³ et la manière dont ils l'utilisaient est explicitée par la figure 6 que FISCHER emprunte cette fois-ci à Jean-François CHAMPOLLION³⁴.

Ces faits montrent que les rapprochements que nous avons établis entre la signification du sceptre *cwt* et le pulaar, sont d'une très grande pertinence : en effet *aawt*- "saisir avec un crochet" et *jawdi* "bétail" sont parfaitement rendus par les deux faits égyptiens que voilà.

C'est l'occasion de revenir ici sur la crosse du voleur des Dogons. Cette fameuse crosse est censée avoir permis au Nommo de voler le feu du ciel qui allait lui permettre d'exercer sur terre son métier de forgeron. Précisons tout de suite qu'elle n'est pas identique au crochet du Hogon (voir fig. 4). Voici ce qu'en a dit le vieil OGOTEMMÉLI :

"Le forgeron est allé voler avec un bâton-de-voleur. C'est à cause de cela que le vol rituel a été institué. Les voleurs rituels s'observaient dans les éboulis et sur le plateau. A Sanga, chaque patriarche avait cette qualité et l'on pouvait voir accrochée dans un coin enfumé de la grande maison, une crosse de vol. C'était un bois recourbé en crochet terminé en bouche très ouverte et muni, dans sa courbe, d'une paire d'oreilles pointues. Le long du manche, et formant comme une crinière, courait une ligne chevronnée. On pensait à une fine tête de

31. Y. DYÂO, "Les six migrations venant de l'Égypte auxquelles la Sénégalie doit son peuplement", in DELAFOSSE (M.) et GADEN (H), *Chroniques du Foûta sénégalais*, Paris, E. Leroux, 1913, pp. 123-131 ; Aboubacry Moussa LAM, "Les migrations entre le Nil et le Sénégal : les jalons de Yoro Jaw", in *Annales de la FLSH*, UCAD, n° 21, 1991, pp. 117-139.

32. R. O. FAULKNER, *ibid.*, p. 39.

33. H. G. FISCHER, *ibid.*, p. 10, fig. 8.

34. H. G. FISCHER, *ibid.*, p. 9, fig. 6.

*cheval stylisée. Cet objet était une réplique du bâton avec lequel le forgeron avait accompli son vol et le patriarche, trop vieux pour parcourir les villages lorsque les expéditions rituelles étaient déclenchées, déléguait ses pouvoirs à un plus jeune. Celui-ci était chargé avec ses collègues, de procéder à des rafles de petit bétail qui était consommé en commun dans des conditions déterminées*³⁵.

On a déjà vu *supra* que le bâton crochu du Hogon était en rapport avec le Feu sacré. Cette crosse du voleur ainsi décrite par OGOTEMMÉLI est elle aussi étroitement liée au Feu sacré et partant, au forgeron. Mais ce qui est étonnant, c'est qu'elle soit liée aussi au petit bétail, même si nous n'arrivons pas, à travers la description du vieux Dogon, à saisir entièrement la logique des faits. Cependant il est déjà clair que crochet du Hogon et crosse du voleur ne sont que deux versions d'une seule et même réalité.

Ainsi la confusion que les anciens Égyptiens entretenaient entre les deux objets (*ḥk3* et *ḥwt*) et qui les amenait à substituer l'un à l'autre, surtout dans les graphies renvoyant au petit bétail, était loin d'être fortuite. Les égyptologues n'avaient pas jusqu'ici réussi à saisir au-delà des formes voisines des deux bâtons, les raisons profondes d'une telle confusion. Avec les faits dogons que voilà, on commence à comprendre les fondements symboliques de l'attitude des Égyptiens.

Nous arrivons enfin au bâton égyptien incontestablement le plus célèbre de toute la série, car c'est lui, le plus souvent, qu'on retrouve entre les mains des dieux et des pharaons égyptiens.

C'est ce bâton que H.G. FISCHER signale chez les chevriers de la XIX^e dynastie³⁶ et que G. DARESSY croit être un instrument de cueilleur de dattes³⁷. H.G. FISCHER a sans doute raison d'affirmer que le sceptre *w3s* a une origine pastorale car les éléments qu'il donne à cet effet sont tout à fait convaincants :

Dans une graphie de *mníw* "berger", datant de la XI^e dynastie, le déterminatif courant  est remplacé par un homme tenant un sceptre *w3s*. Il y a ensuite les bergers de la tombe d'APOUI qui ne laissent aucun doute sur les implications pastorales du sceptre *w3s*.

Nous avons, en ce qui nous concerne, confirmé cette hypothèse de FISCHER en comparant le *w3s* égyptien au *londu* des pasteurs peuls. Nous avons particulièrement insisté, à cette occasion, sur l'utilisation pratique, symbolique et magique des deux objets ; les convergences entre Peuls et anciens Égyptiens étaient totales (figure 6). Là encore, c'est grâce aux faits négro-africains que nous avons pu percevoir les raisons profondes de cette autre alternance que les riverains du Nil entretenaient entre les sceptres *w3s* et *dcm*.

En résumé, le moins que l'on puisse dire, c'est que le formel, le pratique, le symbolique et le magique étaient inextricablement liés et que les éclairages entre l'Égypte ancienne et l'Afrique noire sont réciproques³⁸.

35. M. GRIAULE, *Dieu d'eau. Entretiens avec OGOTEMMÉLI*, Paris, Fayard, 1966, p. 183.

36. H. G. FISCHER, *ibid.*, p. 23.

37. G. DARESSY, "L'origine du sceptre Uas", in *Annales du Service des Antiquités d'Égypte*, 17, 1917, pp. 183-184.

38. En plus des nombreux travaux de Cheikh Anta DIOP et de Théophile OBENGA, voir une confirmation récente du fait dans Aboubacry Moussa LAM, *De l'origine égyptienne des Peuls*, chapitre IV.

Depuis, nos recherches nous ont permis d'étudier deux anciens bâtons burkinabe (voltaïques) conservés au musée de l'IFAN de la place Soweto (voir figure 6). Monsieur ADANDÉ qui a acheté l'un d'eux en 1954, présente l'objet comme une canne que portaient les jeunes gens de la tribu Nankana des environs d'Ouagadougou. Malheureusement le collecteur ne dit pas à quelle fin était porté le bâton ; c'est bien dommage. Mais la fiche signalétique du modèle le plus grand indique : "*canne terminée au sommet par une tête d'animal à cornes (bongo ?) ornée de motifs linéaires. A la base une douille de cartouche pour prévenir l'usure*". Ce modèle conservé au musée sous le n° H.V. 54.11.28, a un manche de 89 cm ; avec la tête et les cornes, l'ensemble fait 120,9 cm.

Ajoutons à cette sommaire description, qu'une légère rainure que l'on voit au bout de la tête, dessine très clairement la fente d'une bouche. Le deuxième modèle est plus petit ; il fait en tout 83 cm. Dans l'ensemble il est traité avec moins de soin que le précédent et n'a pas de fiche signalétique (le musée a pu la perdre) mais on peut supposer qu'il vient de la même région que le premier.

Si nous insistons sur ces deux curieux bâtons, c'est que du point de vue du traitement de la tête, ils sont les exemplaires d'Afrique noire les plus proches du *w3s* égyptien que nous connaissions. Cette tête était-elle celle d'un petit ruminant comme c'est vraisemblablement le cas au niveau du *w3s* ? Cette canne était-elle le symbole de la richesse comme le *logdu* des Peuls et le *w3s* des anciens riverains du Nil ? Ces questions restent pour l'instant sans réponse mais vu le symbolisme patent de l'art négro-africain, il y a de fortes chances qu'elles reçoivent un jour des réponses positives.

VII. Conclusion

Comme on le constate, les similitudes sont frappantes et les éclairages réciproques entre les objets décrits ; et il est possible de parvenir à des résultats similaires quel que soit le domaine choisi. C'est dire que le caractère systématique des convergences exclut tout hasard. Mieux, seuls des contacts directs et suivis peuvent expliquer de manière intelligible la finesse et la profondeur des similitudes constatées. Ces contacts ne peuvent pas avoir eu comme unique berceau le Sahara préhistorique ; certains des traits culturels communs à l'Égypte et à l'Afrique noire sont manifestement trop récents pour renvoyer à un tel berceau. Par ailleurs de Yoro JAW, le Sénégalais, à Wa KAMISSOKO, le Malien, toutes les traditions les plus authentiques dont on dispose actuellement sur l'origine des populations ouest-africaines font référence à la vieille civilisation des pharaons.

□ L'auteur

Historien, il s'est spécialisé en égyptologie. Docteur d'État ès Lettres de l'Université Cheikh Anta DIOP de Dakar, il consacre l'essentiel de ses recherches (cf. bibliographie exhaustive dans *Ankh* n°1, 1992) et de ses enseignements aux relations entre l'Égypte ancienne et le reste de l'Afrique. Il collabore également, dans le cadre de l'UNESCO, à la rédaction de *L'Histoire scientifique et culturelle de l'Humanité*.

☐ Publications de l'auteur

Cf. Ankh n° 1 pour bibliographie exhaustive.

"MR, Un outil agricole à travers le temps et l'espace", Ankh n° 2, avril 1993, pp. 19-27.

De l'origine égyptienne des Peuls, Paris, Khepera/Présence Africaine, 1993.

Le Sahara ou la Vallée du Nil ? Aperçu sur la problématique du berceau de l'unité culturelle de l'Afrique noire, Dakar, Paris, IFAN Ch. A. Diop/Khepera/A.M. Lam, 1994.

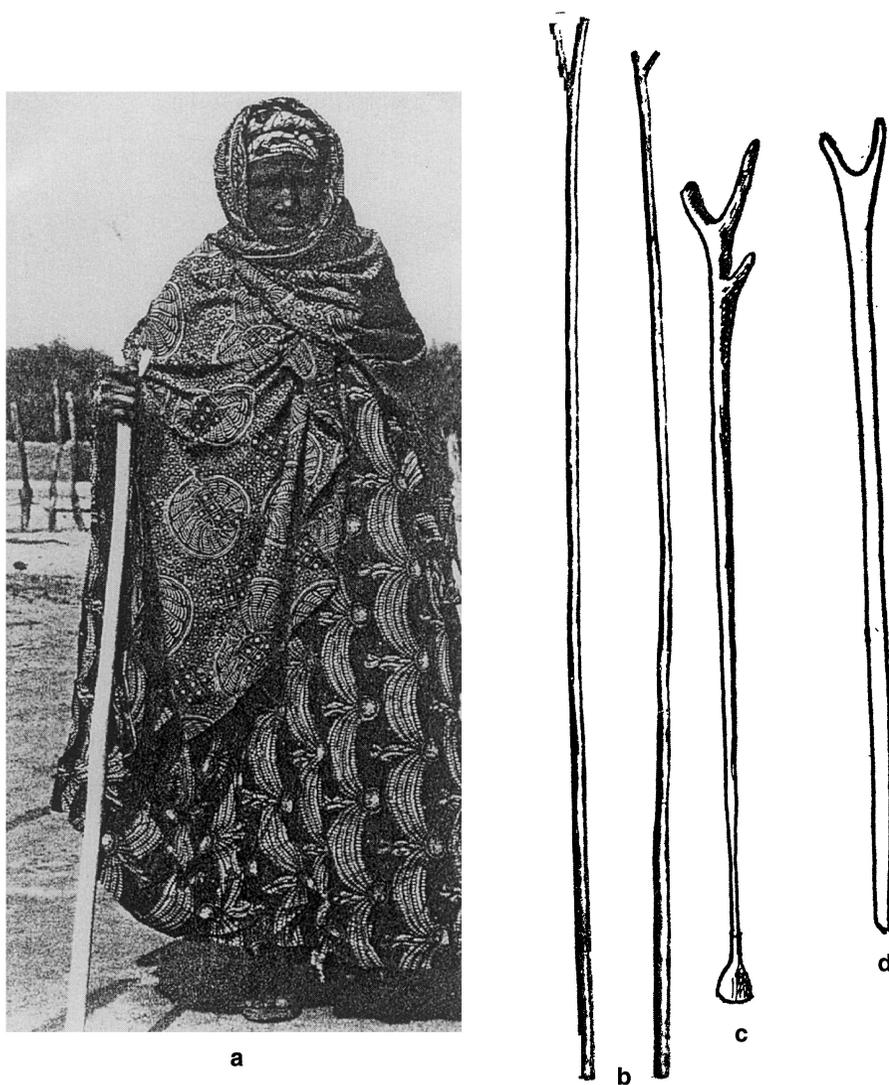
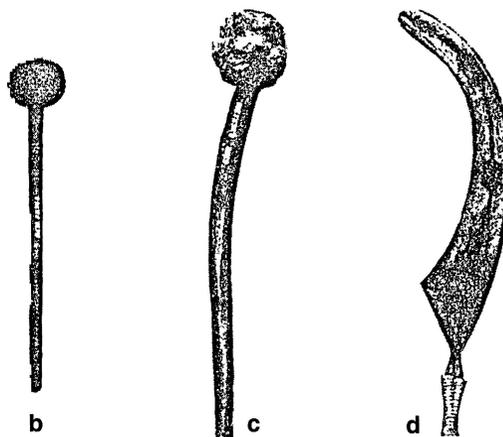


Figure 1 :

- a. Vieille femme du Futa** (Sénégal) s'appuyant sur un bâton (Source : A. M. LAM).
- b. Bâtons fourchus égyptiens** (Musée du Caire J. E. 61772 et 61773).
- c. Bâton fourchu de Hogon** (Source : A. SCHWEEGER-HEFEL, *Les insignes royaux des Kouroumba*).
- d. Bâton fourchu d'Ayo** (Source : A. SCHWEEGER-HEFEL, *ibid.*).



a



b

c

d

Figure 2 :

- a. Massue piriforme des Égyptiens (Source : P. du BOURGUET, *Les pharaons à la conquête de l'art*).
- b. Massue des Bihe (Source : J. MAES, *Sabres et massues des populations du Congo-Belge*).
- c. Massue des Babua (Source : J. MAES, *ibid.*).
- d. Sabre des Sakara (Source : J. MAES, *ibid.*).



a

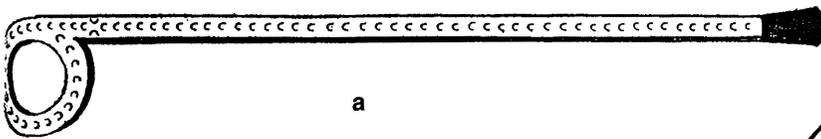


b

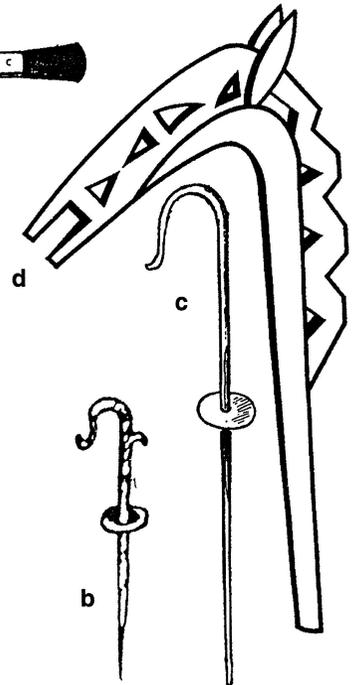
Figure 3 :

a. Dignitaire égyptien tenant un *sekhem* ou peut-être un *aba* ou un *khrep* (Source: K. MICHALOWSKI, Histoire mondiale de la sculpture, Égypte).

b. Massue des Kioko (Source : J. MAES, *ibid.*).



a



d

c

b

Figure 4 :

a. Crosse de l'Ayo (Source : A. SCHEWEEGER-HEFEL, *ibid.*)

b. Crosse de Hogon (Source : A. M. L. DESPLAGNES, *Le plateau central nigérien*) :

c. Même instrument que le b. d'après A. SCHEWEEGER-HEFEL, *ibid.*

d. Crosse de voleur d'après M. GRIAULE in *Dieu d'Eau*.



Figure 5 :

a. Pharaon debout et tenant un *heka*.
(Source : K. MICHALOWSKI, *ibid.*)

b. Pharaon assis et tenant un *heka*.
(Source : K. MICHALOWSKI, *ibid.*)

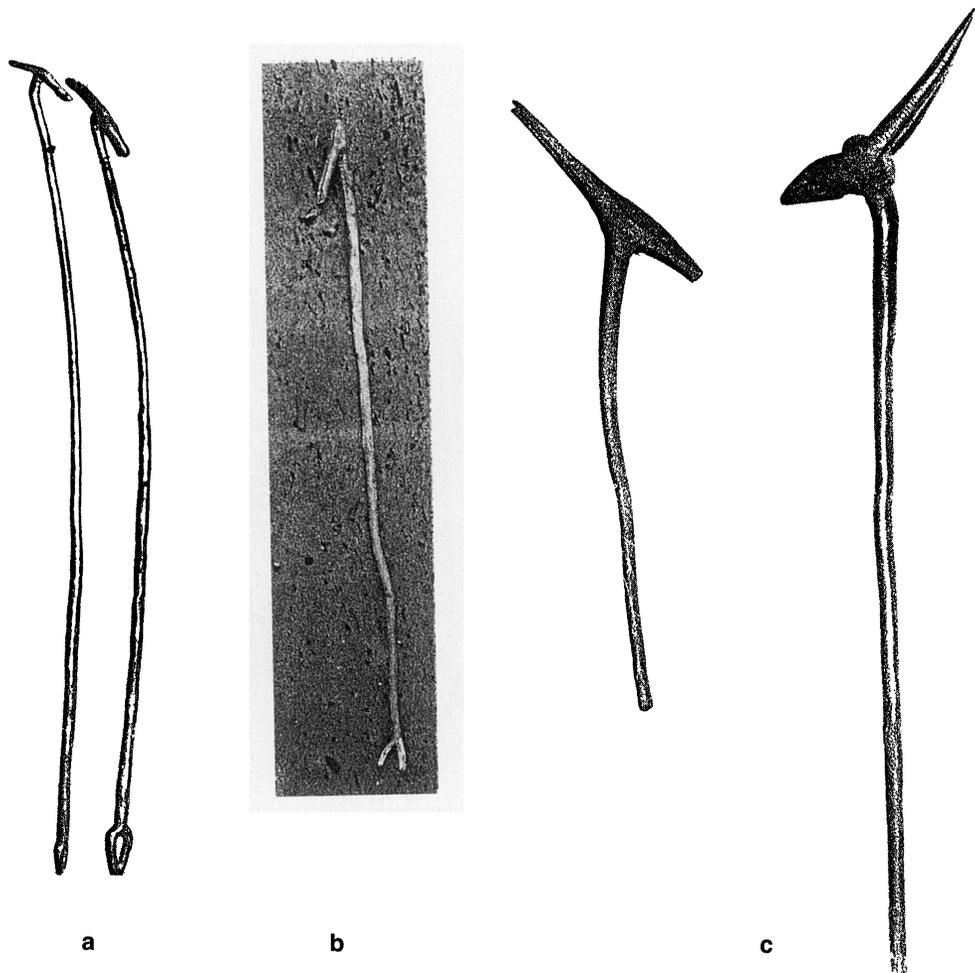


Figure 6 :

- a. Sceptres was égyptiens (Musée du Caire, J. E. 61766 et 61767).
- b. Crochet des Peuls du Sénégal (Source : A. M. LAM).
- c. Bâton des Nankana (Musée de l'IFAN, Dakar).